



Victor
Malka

Les mots
de la
sagesse
juive

DDB *desclée
de brouwer*

Les mots de la sagesse juive

Du même auteur

La mémoire brisée des juifs du Maroc, Éditions Entente, 1978.

Les juifs séfarades, PUF, 1986 et 1990.

Ainsi parlait le hassidisme, Éditions du Cerf, 1990.

Les plus belles légendes juives, Seuil, 1998.

Les Sages du judaïsme, Seuil, 2007.

Avons-nous assez divagué..., Éditions Albin Michel, 2006.

Journal d'un rabbin raté, Éditions du Seuil, 2009.

Les veilleurs de l'aube, Éditions du Cerf, 2010.

Dieu soit loué, Éditions de l'Archipel, 2011.

Victor Malka

Les mots de la sagesse juive

Desclée de Brouwer

www.ddbeditions.com

© Desclée de Brouwer, 2012.

10 rue Mercœur, 75011 Paris.

ISBN : 9782-220- 06429-1

ISBN pdf : 9782-220-08103-8

« Dans l'écriture, on est en position de pouvoir absolu. On peut raconter ce qu'on veut. On est comptable de sa parole certes, mais sans responsabilité. »

Jean-Christophe Rufin

Ouverture

Définir la sagesse ? Impossible, mais on sait généralement la reconnaître ou la repérer quand d'aventure, ici ou là, au détour de la vie, on la rencontre. Qu'est-ce qui rend sage ? Allez savoir ! Faut-il pour cela pratiquer la philosophie ou la théologie ? Fréquenter des cercles mystiques ? Parler une langue particulière ou, au contraire, observer en tout lieu et à tout temps un certain silence ? Célébrer des vertus morales ? Se contenter de prendre soin de son âme, ainsi que le recommande Platon ? S'interroger en permanence sur les grandes questions de l'humanité ou encore sur le bonheur, la liberté, la responsabilité et le sens de la vie ? Rechercher la vérité et quêter en permanence la connaissance de soi ?

Roger-Pol Droit note avec raison¹ que bien des sages ne se sont jamais préoccupés de sagesse. Et tel homme qui oserait se définir comme un sage fournirait évidemment du même coup la preuve qu'il ne l'est pas.

1. *Les héros de la sagesse*, Paris, Plon, 2009.

La tradition juive a pourtant tenté, en ses origines, de définir de différentes façons la sagesse. Serait sage, dit l'un, celui qui apprendrait de chacun. Selon un autre, c'est celui qui réfléchirait aux conséquences de ses actes (qui « verrait ce qui va naître », dit le texte). Et tel autre maître considère que « le début de la sagesse est la crainte de Dieu ». Le prophète Jérémie (9.22) propose une autre approche de la sagesse : « Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, que le vaillant ne se glorifie pas de sa vaillance, que le riche ne se glorifie pas de sa richesse. Que celui qui se glorifie se glorifie uniquement de ceci : d'être assez intelligent pour me comprendre et savoir que je suis l'Éternel exerçant la bonté, le droit et la justice sur la terre... » Au demeurant, la sagesse, une fois acquise, ne peut, selon la tradition juive, habiter dans le cœur du méchant ou du pervers. Et *a fortiori*, s'y perpétuer ! C'est même ce qui la différencie de ce que l'on appelle la sagesse des nations. Dans la tradition juive, on n'est pas sage une fois pour toutes et pour ainsi dire à vie. Il arrive, dit-on dans le Talmud, que tel sage glisse, titube et se corrompe et que tel autre qui, jusque-là, consacrait l'essentiel de son énergie à l'étude et à la pratique, se détourne tout à coup totalement de l'une et de l'autre.

La sagesse est perçue, aux origines du judaïsme, comme une qualité majeure. On conseille à tout homme de la considérer

comme l'idéal humain le plus élevé et comme la vertu la plus exigeante. Il doit lui dire : « Tu es ma sœur » de même qu'il doit appeler la raison « mon amie ». On doit par ailleurs du respect à tout homme – qu'il soit juif ou non – qui serait investi d'une quelconque sagesse dans tel ou tel domaine. Il existe même, dans le rituel juif, une bénédiction qui doit être dite quand on se trouve en présence d'un sage. On y remercie Dieu « d'avoir donné de sa sagesse à l'être de chair et de sang ».

La sagesse biblique et celle de l'époque du Talmud mettent l'une et l'autre l'accent sur l'expérience, la morale et sur « le souci de l'homme élargi à l'humanité ». Elles ont, toutes deux, laissé des traces très fortes – éthiques, esthétiques, religieuses – sur la sagesse populaire telle qu'elle va se développer dans les communautés juives à travers le monde. Notamment dans les proverbes, les aphorismes, les récits des légendes, les anecdotes, les histoires de vie, les écrits rabbiniques, les commentaires sur la Bible, etc. La saga du hassidisme, dès le XVIII^e siècle et jusqu'à nos jours, s'empare des différents éléments de cette sagesse pour en faire une philosophie de vie, la recette d'un certain épanouissement, une topographie spirituelle, une syntaxe de l'absolu, l'art de la conduite humaine, une métaphysique vivante. Plus encore : un vade-mecum.

Que dit cette sagesse? Nombre de maîtres de la tradition juive ont parfois dressé le portrait du sage, tel qu'ils l'appréhendent. Il serait l'homme qui ne cherche ni victoire ni défaite, ni bataille ni confrontation. Il peut accepter de se proclamer vaincu. Par les hommes et/ou par les circonstances. Veut-il convaincre? Pas forcément! Mais il voudrait apaiser les choses quand s'annoncent les querelles et les conflits. Faire appel à la compassion quand on sent monter plutôt la colère. Le *Traité des Pères*, un des livres essentiels – et classiques – de la sagesse juive, suggère au lecteur de ne pas intervenir dans un débat en présence de son maître. Le sage serait porteur de plus d'interrogations que de certitudes. Son but serait de tout faire pour améliorer les relations humaines et faciliter la coexistence. Le sage est celui qui, comme tel rabbin, prend sa canne et son chapeau et déclare à son épouse qu'il se rend au tribunal pour prendre la défense de la femme de ménage que son épouse cherche à licencier indûment.

Le sage serait aussi l'homme qui ne dit jamais « je » parce que ce serait un pronom dominateur et paranoïaque que seul Dieu peut prononcer. Est sage celui qui a conscience de la relativité des choses, qui accepte les limites de son savoir et sait recevoir le bien et le mal. Celui qui se méfie des pièges du langage, de l'imprécision des mots et de leurs égarements.

Les sages sont gardiens de la cité. Veilleurs de l'éthique. Ils enseignent, impulsent, réveillent, mettent en mouvement, inspirent à leurs adeptes l'observance des vertus morales. Ils sont, à en croire encore Roger-Pol Droit, « des stylistes de la vie, capables de faire avec le matériau de l'existence, autre chose que le commun des mortels ». Les sages disent que l'homme est libre de devenir ce qu'il veut, qu'il a d'abord besoin de lui-même, qu'il doit avoir pour idéal d'instaurer la paix et la justice, la solidarité et la fraternité. Que le monde peut rayonner et que la foi se juge à l'aune de sa relation avec autrui. Que rien n'est jamais totalement compromis. Que tout peut être corrigé, réparé, restauré, amendé. C'est le *tikoun olam* (la réparation du monde) dont parlent les kabbalistes.

La sagesse juive, telle qu'elle apparaît dans ces récits, conseille de se tenir loin de tous les radicalismes et de tous les extrémismes. Maïmonide disait déjà en son temps dans son Andalousie natale : « Le courage se situe entre la témérité et la lâcheté, la dignité entre la hauteur et la grossièreté, l'humilité entre l'arrogance et la servilité, la modestie entre l'effronterie et la timidité². »

2. Citons pour le plaisir cette autre formule de Maïmonide, l'Aigle de la Synagogue : « Je ne cherche pas de victoire, car je mets l'honneur de mon âme à m'écarter du chemin des sots, non pas à les convaincre. »

Et comme en écho au grand maître du Moyen Âge, Abraham Kook, l'ancien grand rabbin d'Israël, penseur d'une certaine modernité juive, propose quelques siècles plus tard une autre définition : « Le vrai juste ne se plaint pas du mal et de la méchanceté, il augmente le bien ; il ne se plaint pas de l'hérésie, il augmente la foi ; il ne se plaint pas de l'ignorance, il développe la sagesse et la connaissance. » Les excès ? Même en matière de sagesse, ils sont déconseillés, récusés. C'est en tout cas ce contre quoi nous met en garde l'auteur de l'Ecclésiaste : « Ne sois pas plus sage que nécessaire, tu deviendrais stupide. » Et c'est ce que rappelle, depuis des lustres, un proverbe juif : « Le bon Dieu n'en demande pas tant³. »

Les sages du judaïsme savent qu'il faut souvent se méfier des mots. C'est pourquoi il est parfois nécessaire de les ouvrir (comme on ouvre une noix) pour vérifier ce qu'ils contiennent en réalité. Ils savent que la vie en commun met les hommes en concurrence, que l'amour de soi est, de toutes les idolâtries, la pire. Contrairement à Rousseau qui prétend que les hommes ne peuvent être véritablement heureux que s'ils sont seuls, ils disent de manière péremptoire : la vie en société ou la mort

3. De son côté, Molière écrivait dans *Le Misanthrope* : « Il faut parmi le monde une vertu traitable ; À force de sagesse, on peut être blâmable. La parfaite raison fuit toute extrémité et veut que l'on soit sage avec sobriété. »